

de quatorze ans (52). (c) A vingt-et-un ans (52, 64, 69). Total, 33 exemples.

271. *Quatre*¹ *et ses multiples*. — (a) Quatre personnes (50, 55, 64); suspendu par quatre chaînes d'or (49, 50, 62, 64); quatre jours (49, 54); quatre sous de salaire (53, 55); quatre chevaux (51); fendu en quatre (58). (b) Quarante hommes, quarante paires de chevaux (53, 62). (c) Quatre cents piastres, quatre millions (3 exemples dans le conte 53). Total, 20 exemples.

272. *Cent*. — Cent pieds en l'air (58, 62); cent écus (62); cent lieues (49); cent fois plus instruit que... (53); depuis cent ans (2 exemples dans 51).

273. *Mille*. — Mille lieues (51, 55); mille pieds (49); mille ans (55); mille piastres (2 exemples dans 52); cent mille brasses d'eau (56).

274. *Un an et un jour*. — “Il a passé ici il y a un an et un jour” (48); il demande un an et un jour de son temps (48); ils se marieront dans un an et un jour (49); la métamorphose doit finir dans un an et un jour (50); etc. Total, 8 exemples.²

275. *Un an*. — Un an d'attente, un an de voyage; au bout d'un an; etc. (48, 50, 53, 66).

276. *Midi* ou *minuit*. — A midi juste, les bêtes ou les géants qui gardent la fontaine magique dorment (53, 54); à minuit, le voleur entre (68).

277. *Autres nombres*. — (a) *Douze* (59, 66, 69). (b) *Cinq et multiples*: cinq (64, 66); dix (42, 57); quinze (48, 50, 51, 52, 56, 59, 63); vingt (59, 59); cinquante (53, 55, 57, etc.); cinq cents (51, 52); cinq mille (71). (c) *Deux et multiples*: deux (5 exemples); deux cents (59). (d) *Autres nombres*: six (48, 59); un mois (51); quatre ou cinq, cinq ou six, sept ou huit, huit ou neuf (48, 52, 68); une demi-heure (50); les trois quarts de plus (52); soixante pieds de long (52).

LES CONTES.

48.³ “PRINCE EN NUIT ET BÊTE FÉROCE EN JOUR.”⁴

Une fois, c'était un *habitant* qui avait trois filles. Comme ils vivaient ensemble dans les prairies, loin de tout le monde, il ne leur arrivait pas souvent d'aller à la ville.

Le père, un bon jour, se décide de partir pour la ville. “Que voulez-vous que je vous apporte?” demande-t-il à ses filles. Les

¹ Voir 18 (*Ibid.*).

² Cent et un (voir 19, (*Ibid.*)).

³ Les numéros de la première et de la seconde série de contes canadiens sont consécutifs.

⁴ Recueilli à Sainte-Anne, Kamouraska, en juillet, 1915, de Georges-S. Pelletier, qui dit l'avoir appris, il y a plus de trente-cinq ans, dans les *chantiers* (des forêts où se fait la coupe du bois) du Wisconsin, d'un Canadien de langue française.

deux plus âgées répondent: "Apportez-nous *chacune* une belle robe." Mais la cadette ne parle pas. "Et toi, ma chère! Que veux-tu que je t'apporte? Tu n'as pas encore parlé." Elle répond: "Mes sœurs ont demandé des belles robes. Quant à moi, vous m'apporterez un bouquet, si vous y pensez; si vous n'y pensez pas, ça sera encore bon — une robe, ça coûte si cher!" Le père part et file vers la ville. Là, il se promène un petit brin, achète deux robes à ses filles fières, mais oublie le bouquet de sa cadette.

Un grand vent se lève et la tempête se prépare, quand il est en chemin pour revenir chez lui. Dans la poussière et la noirceur, il perd son chemin et s'écarte. "Seigneur! c'que j'vaš donc faire?" Aperçoit une petite lumière, pique après¹ la petite lumière. En approchant, il aperçoit un beau château, dont la porte est entrebâillée. Il entre, et il trouve ça *ben* de son goût. Mais, il ne sait pas où mettre ses chevaux. "S'il y avait ici une place pour les chevaux, il se dit, ça serait *ben* commode." Une porte s'ouvre aussitôt. Du 'grain,'² du foin, il y en a *en masse*.³ Il soigne ses chevaux; et de là, s'en retourne à la grande salle d'entrée. Il s'assit et se met à *jongler*.⁴

Tout à coup, devant une porte qui s'ouvre, il aperçoit une table *ben grèyée* avec de quoi⁵ manger; mais personne, nulle part. Il s'assied à table et, comme il a faim, il mange une bouchée, je vous le garantis! Après souper, il se dit: "C'est bien curieux; il n'y a personne ici!" Et il ne comprend pas ce que ça veut dire. *Jongle* encore de son *écartage* et se demande comment faire pour retrouver son chemin. En s'asseyant, il tâte dans ses poches, mais il ne trouve rien à fumer, pas même le *coton*⁶ d'une feuille.⁷ Une autre porte s'ouvre devant une table bien *grèyée* de tabac, de pipes et d'allumettes — tout à son goût.

Quand il a fumé *com'i'faut*, il sent le *pesant*⁸ venir, et il dit: "Sacré! je me coucherais bien, s'il y avait une place." Aussitôt, tout près, il y a un beau lit, où il se couche et dort.

En se réveillant, le lendemain matin, il s'en va voir à ses chevaux, rien de plus pressé! Ses chevaux ont tant mangé qu'ils sont saouls. Revenu dans la salle, il trouve la table mise, et il déjeune sans voir l'ombre d'une personne. Quand ses chevaux sont attelés pour partir, une porte s'ouvre devant le plus beau jardin qui se soit jamais vu. Ça le surpasse! Il n'y comprend rien. Il entre dans le jardin et en

¹ Va droit vers. . .

² Parmi les paysans canadiens, le mot "grain" est ordinairement pris dans le sens de 'avoine.'

³ En quantité.

⁴ I.e., à songer, à rêver.

⁵ Pelletier dit "de quoi à manger."

⁶ La tige ou les fibres.

⁷ D'une feuille de tabac.

⁸ Le sommeil.

fait le tour. Comme il va pour sortir, il aperçoit un bouquet sans pareil. "Ah! il dit, la plus jeune de mes filles m'a demandé de lui apporter un bouquet; je ne pourrais pas lui en trouver de plus beau que celui-ci." Casse le bouquet, et *c'qui ressoud*¹ à lui? Une bête féroce: "Eh, eh, mon ami! dit la bête, qui vous a dit de casser ce bouquet?" — "Personne ne me l'a dit." — "Quelqu'un vous l'a demandé; sans ça, vous ne l'auriez pas cassé." — "Je ne pensais pas voler en cassant ce bouquet, vu qu'il y en a tant." La bête dit: "Ce bouquet va vous coûter cher." — "Comment ça?" — "Ce bouquet, dans un an et un jour, va vous coûter la vie ou la vie de la fille qui vous l'a demandé. *A'ct'heure*, je vas vous enseigner le chemin qui conduit chez vous." A la porte du château, la bête ajoute: "Si, dans un an et un jour, vous et votre fille n'êtes pas tous deux ici, votre vie sera *au boute*."² Rendu à la maison, l'habitant donne les robes à ses filles, et le bouquet, à la cadette.

Au bout d'un an et un jour — l'année s'était vite écoulée! — il dit à sa fille cadette: "*Grèye-toi!* Nous allons en ville, aujourd'hui."

Le même soir, en arrivant au château de la bête féroce, l'habitant met ses chevaux *dedans*,³ les soigne au foin et à l'avoine, et il s'en vient trouver sa fille. On ne voit encore personne, au château. Une porte s'ouvre, et sur une table bien *grèyée*, il y a deux couverts de servis, au lieu d'un. Après souper, quand vient l'heure de se coucher, au lieu d'un lit, comme la première fois, il y en a deux. Ils se couchent et dorment.

Le lendemain matin, le père va faire son *train*⁴ comme d'habitude, et quand il vient déjeuner, il y a deux couverts de servis. Quand ils vont pour repartir, une porte s'ouvre sur le jardin, et ils entrent tous les deux faire un tour. Arrivés là où se trouve le beau bouquet, qu'est-ce qui *ressoud*?⁵ La bête féroce. La fille commence à reculer, recule.⁶ "Ah, ah! mon amie, dit la bête, je ne veux faire ici de mal à personne. Mais, il faut que vous m'épousiez. Autrement, la vie de votre père va y passer, parce que, il y a un an et un jour, il a cassé ce bouquet pour vous." — "*Depuis que*⁷ c'est moi qui en suis la cause, elle dit, j'aime mieux vous épouser que de laisser périr mon père." L'habitant prend la forêt et s'en retourne chez lui en *braillant*,⁸ pendant que sa fille reste au château, avec la bête féroce — un homme *amorphosé*, qui, le jour, est en bête féroce et, la nuit, en beau prince.

Au bout d'un an, la fille commence à trouver le temps long. Ça fait bien longtemps qu'elle est partie de chez elle! La nuit, elle ne s'ennuie pas avec le beau prince, son mari; mais, le jour, pendant

¹ Ce qui arrive. . .

³ Pour "dans l'écurie."

⁵ Arrive.

⁷ Puisque.

² Finie.

⁴ Sa besogne; i.e., soigner ses animaux.

⁶ Pelletier dit: "*tirer de l'arrière, tire.*"

⁸ Pleurant.

qu'il est parti, en bête féroce, elle pense à ses parents et s'ennuie. Le soir, elle demande au prince: "Y a-t-il un moyen pour que j'aille chez nous, les voir?" — "Oui, il y a un moyen; et il ne faut pas perdre grand temps. Je vas te l'enseigner; mais prends bien garde de me tromper." — "Je t'en donne ma parole! je ne te tromperai point." — "A'ct'heure, il faut que tu jettes tous mes bijoux sur la table. Quand tu l'auras fait, tu pourras partir, et dans un 'rien de temps,' tu seras rendue. Pour revenir, tu feras la même chose. Mais écoute! Il ne faut pas que tu restes chez vous plus que trois jours." En jetant les bijoux sur la table, dans un 'rien de temps,' la voilà rendue chez son père. Ses gens sont bien contents de la voir revenue.

Le temps ne paraît pas long; ça jase tant! Le troisième jour passe, et le quatrième arrive. Elle jette vite ses bijoux sur la table. D'un coup elle est rendue dans le jardin de son château, Elle fait le tour du jardin, mais sans trouver la bête féroce. Entendant une plainte qui vient du ruisseau, elle aperçoit la bête qui achève de se mourir. "Ah! tu es arrivée à temps. Un peu plus tard, tu m'aurais trouvé mort." Prenant sur ses genoux le prince métamorphosé, elle réussit à le ramener à la vie, petit à petit.

Il y avait bien deux ans que la fille vivait dans le château avec son prince, quand, un jour, une vieille fée vient lui rendre visite. Le lendemain et les jours suivants, la fée revient encore jaser. A la fin, elle demande: "Comment se fait-il que, le jour, il est en bête féroce, et, la nuit, en beau prince? Tâche donc d'apprendre de lui comment il faut s'y prendre pour le 'délivrer.'" Et elle sort du château sans que personne ne la voie.

Le soir, le prince ne veut rien dire à sa femme qui cherche à tout savoir:¹ "J'ai peur, ma chère, que tu me trahisses; et je n'ose te le dire."

Quand la fée revient, le lendemain, chercher des nouvelles, elle est désappointée de ne pas apprendre le secret.

Le soir, comme sa femme lui demande encore son secret, il se dit: "C'est pourtant pas mal sûr. Personne ne vient ici à qui elle peut le dire." Il se décide alors à céder: "Pour me délivrer de cette peau de bête, il faudrait faire un feu pour la brûler tout entière et pour que pas un poil ne reste. Sans ça, tu ne me reverrais jamais de ta vie."

Une fois le secret révélé à la vieille sorcière, le lendemain, elle se frappe dans les mains en disant: "*Dis*² donc rien! Ce soir, j'arrangerai bien ça."

Se préparant à se coucher comme d'habitude, le soir, le prince jette sa peau de bête au pied de la *couchette*,³ se couche et s'endort. La

¹ Pelletier dit: "qui se met après lui pour tout savoir."

² Ne dis...

³ Lit; ce mot n'est pas ici un diminutif.

fée, de son côté, prépare un bon feu dans la cour, et quand elle le voit bien chaud, elle vient sur le bout des pieds dans la chambre du prince, *pogne* la peau et la jette dans le feu. “Eh! eh! tu m’as trahi!” crie le prince, en faisant un saut de quatre pieds de haut, dans le lit. En trois bonds, il saute dans la forêt, où il disparaît, sa femme courant derrière, mais sans pouvoir le rejoindre. Avant de disparaître, il lâche un cri: “Ma femme, tu m’as trahi! Pour me retrouver, il faudra que tu uses une paire de sabots d’acier de six pouces d’épaisseur.¹ Autrement, jamais tu ne me reverras.” Voyant ça, elle revient au château, se *grève* de quoi manger, part derrière la bête féroce dans la forêt, et file, file. Après une *escousse*,² se sentant fatiguée, elle s’assied et, seule dans la forêt, elle se met à pleurer. Puis, se relevant, elle marche encore, marche. Quatre ou cinq jours après, elle arrive chez un forgeron. “Bonjour, monsieur le forgeron!” — “Bonjour, ma chère dame!” — “Vous n’avez pas vu un beau prince passer ici?” — “Oui, quelqu’un a passé ici il y a sept ou huit jours.” — “Monsieur le forgeron, c’était mon mari!... Comment me demandez-vous pour me faire une paire de sabots en acier, de six pouces d’épaisseur?” — “Ma chère dame, je demanderais un an et un jour de votre temps.” Il s’agissait donc pour elle de rester chez le forgeron, à son service, pendant un an et un jour. Comme c’était là le seul moyen d’obtenir des sabots d’acier, elle donne un an et un jour de son temps. Pendant ce temps, elle *jongle à*³ un moyen de rejoindre son mari.

Au bout d’un an et un jour, le forgeron lui remet sa paire de sabots d’acier de six pouces d’épaisseur. Avec ses sabots, elle prend la forêt et file, file. Après une quinzaine de jours, elle rencontre une vieille fée. “Bonjour, vieille fée!” — “Bonjour, ma fille! Dis-moi donc où tu vas? Je n’ai pas coutume de laisser passer les gens ici.” — “Vous n’avez pas vu un prince passer ici, il y a à peu près un an et un jour?” — “Non, il m’est défendu de laisser passer personne ici. Mais peut-être a-t-il passé durant la nuit.” — “Bonne fée! laissez-moi donc passer, moi qui suis à la recherche de mon mari. Vous voyez mes sabots d’acier? Je ne le retrouverai que quand ils seront usés.” La fée répond: “Passe donc et va ton chemin!” Mais elle la rappelle et lui dit: “*Embarque* dans les sabots que voici, et traîne après toi tes souliers d’acier. Comme ça, ils s’useront, et tu seras bien plus vite rendue. Mais je ne sais pas si mes deux sœurs vont te laisser passer. Elles sont bien plus malignes que moi; elle le sont comme sept fois le diable. Je me demande comment elles vont prendre ça...” En lui donnant une petite paire de ciseaux, la fée dit: “En pointant ces petits ciseaux vers quelque chose, tout ce que tu voudras faire sera fait dans le ‘temps de rien,’ et de soi.” — “Merci, bonne

¹ Pelletier disait: “de six pouces d’épais.”

² I.e., un laps de temps.

³ Réfléchit, songe à...

vieille fée!" dit la femme, en mettant les ciseaux dans sa poche. Puis, *embarquant* dans ses nouveaux sabots, elle traîne les siens en arrière d'elle, avec une petite corde, et file, file.

Rendu à la porte de la deuxième vieille fée, elle reconnaît sa maison, parce qu'il y a cinq ou six pouces de mousse, sur le toit. Comme la première fée lui avait dit: "Une fois rendue chez ma sœur, tu *revireras* mes sabots *de bord*, et ils reviendront me trouver," elle *revire* les sabots, qui s'en retournent seuls dans la forêt. La vieille fée sort de sa maison et se met après la voyageuse: "Dis-moi d'où *c'que* tu pars et d'où *c'que* tu viens?" — "Je cherche mon mari." — "J'ai bien envie de t'étrangler! Il n'y a pas moyen que je te laisse passer ici." — "Ne faites pas ça, bonne vieille fée! Il faut que je retrouve mon mari, que j'ai perdu il y a plus d'un an et un jour." A la fin, la vieille se résoud à la laisser passer; et lui enseigne le chemin et l'endroit où est la troisième fée. "Merci, bonne vieille fée, merci bien!" Elle est à peine partie que la vieille la rappelle: "Viens ici, j'ai un petit présent à te faire. Peut-être te causera-t-il plus tard du bonheur." Et elle lui donne un petit violon qui, aussitôt qu'on *hâle sur l'archette*, joue à sept lieues à la ronde.¹

Avant qu'elle reparte, elle lui dit: "Prends bien garde à toi! Mon autre sœur, que tu vas voir, est bien plus maligne que moi. C'est d'elle que tu apprendras si ton mari s'est rendu à la montagne Vitreuse, tout près de là." Comme sa sœur, elle lui donne une paire de sabots, en disant: "Mets-les et traîne les tiens en arrière de toi, pour qu'ils s'usent plus vite; et, arrivée chez ma sœur, *revire* les miens *de bord*, pour qu'ils reviennent." En disant "Merci!" la voyageuse repart et file dans la forêt.

Une fois rendue à la maison couverte de mousse de la troisième fée, elle *revire* les sabots *de bord*, met ses sabots d'acier de six pouces d'épaisseur, et s'en va frapper à la porte. En fureur, la vieille sorcière² ouvre la porte. Elle a l'air d'une bête féroce qui, avec ses grandes dents dans une gueule d'un pied de large, veut dévorer sa visiteuse.³ "Bonne vieille fée, ne me dévorez pas! Je suis à la recherche de mon mari, qu'il me faut retrouver." En achevant de lui raconter son histoire, elle dit: "Votre sœur m'a parlé de vous, et elle croit que mon mari a dû passer ici, il y a un an et un jour." La fée répond: "Oui, quelqu'un a passé ici, il y a un an et un jour." — "Voulez-vous m'aider à le retrouver, bonne fée?" — "A *c't'heure*, dit la fée, je ne vois pas d'autre moyen que mes sabots. Mets mes sabots et traîne les tiens après toi, pour qu'ils s'usent plus vite. Et

¹ I.e., se fait entendre à . . .

² Au lieu du mot "fée," Pelletier emploie ici le mot "sorcière," indiquant ainsi que les deux sont synonymes.

³ Pelletier dit: "sa *visite*."

quand tu seras rendue près de la montagne Vitreuse, tu les *revireras de bord*, pour qu'ils reviennent ici. Avant que tu partes, j'ai un petit présent à te faire: voici une serviette qui te donnera tout ce que tu souhaiteras à boire et à manger, aussitôt que tu l'étendras sur tes genoux." La voyageuse est à peine repartie que la fée la rappelle et dit: "En arrivant près de la montagne Vitreuse, tu verras qu'il est impossible d'en approcher. Au bas de la côte, il y aura des corbeaux mangeant les bêtes mortes que le roi y fait jeter. Quand les corbeaux viendront manger, tu sauteras sur le plus gros, et tu ne le lâcheras pas tant qu'il ne t'aura pas promis de te porter à la montagne Vitreuse." — "Merci, bonne fée!" dit la femme, en partant.

Rendue à la montagne Vitreuse, elle *revire* les sabots *de bord*, et s'en va s'asseoir près des bêtes mortes, en attendant l'arrivée des corbeaux. t à coup un nuage approche; ce sont les corbeaux qui arrivent se mettent à dévorer la charogne. La femme *pogne* le plus gros des corbeaux. "*Larque-moi!*" dit le corbeau. "*P'en-toute!*"¹ Il faut que tu me portes au haut de la montagne Vitreuse." Avant de partir, elle *grève* de quoi manger pour le corbeau, dans un panier, et elle monte sur son dos. Le corbeau prend sa volée, et en montant vers la montagne, chaque fois qu'il ouvre le bec en se retournant, elle lui jette un quartier de bœuf pour lui donner la force de monter. Le corbeau se retourne si souvent que la viande commence *betô*² à manquer. Il faut donc la ménager. Juste à temps, en arrivant au bord de la montagne Vitreuse, le corbeau se retourne en ouvrant le bec. Mais comme il n'y a plus de viande, le corbeau la laisse tomber à terre, *vire de bord* et s'en va.

La voyageuse prend le chemin du château et elle apprend, le long de la route, que son prince s'était *remarié* en secondes noces. En arrivant au château, elle le rencontre bien, mais elle a de la misère à le reconnaître, et lui ne se souvient de rien. N'osant pas lui parler, ni dire qui elle est, elle s'engage servante pour mettre la table et servir le roi. Il y a là des servantes partout, d'un *bord* et de l'autre. Elle s'assied, prend ses petits ciseaux et commence à tailler quelque chose. Les servantes la regardent faire, et s'en vont trouver la princesse: "Princesse, votre nouvelle servante a des petits ciseaux sans pareils. Aussitôt qu'elle taille quelque chose ça se fait dans un 'rien de temps.' Il faut le voir!" La faisant appeler, la princesse demande: "Veux-tu me vendre tes petits ciseaux?" — "Non, ils ne sont pas à vendre, mais à gagner." — "Que faut-il faire pour les gagner?" — "Il faudra que vous me laissiez passer la nuit avec le prince. J'ai à lui parler." — "Vous voyez bien qu'il n'y a pas de bon sens à ça, et seulement pour une paire de ciseaux." — "C'est

¹ Pour *pas en tout*, pas du tout.

² Bientôt.

comme vous dites." Les servantes s'approchent en arrière de la princesse et elles lui disent: "Vous avez de l'eau d'*endormitoir*; vous en donnerez un verre à votre prince avant qu'il s'endorme, et la servante ne pourra pas jaser avec lui." Toujours *que* le marché est fait, et la servante donne ses ciseaux.

Le soir, on fait boire un verre d'eau d'*endormitoir* au prince; et quand la servante vient pour lui parler, il dort et il dort. Elle commence à le pousser; mais il dort. Pas moyen! "Jamais je ne pourrai croire que c'est impossible de le réveiller!" En le secouant, elle dit: "Je suis ta femme, la fille d'*habitant* qui t'a épousé pour l'amour d'un bouquet. Reconnais-moi donc!" Malgré qu'il reste sans connaissance, elle continue: "Tu vois bien, j'ai ton jonc et le mouchoir où ton nom est marqué. Ah! je vois bien que tu ne peux pas me reconnaître et que je vas périr ici. Pour que tu te souviennes de moi, je laisserai un mot derrière un cadre."

Le lendemain matin, pour se venger, la princesse fait jeter¹ sa nouvelle servante dans les basses-fosses, pour qu'elle y périsse.

Quand le prince s'en va faire son *train*² et son ouvrage, un valet, qui couchait près de sa chambre et qui avait eu connaissance de ce qui s'était passé, la nuit, lui dit: "Sire le roi! allez donc voir derrière un cadre, dans votre chambre. Vous y trouverez un mouchoir, un jonc et une lettre. Si vous allez les chercher, celle qui les y a mis trouvera bien moyen de continuer à vous parler de la même manière." Bien content, le prince s'en va voir à sa chambre, trouve les objets et la lettre. Mais, il ne comprend pas grand'chose à tout ça.

La servante, dans sa prison, prend sa petite serviette, l'*escoue*,³ la met sur ses genoux. Voilà qu'il s'y trouve tout ce qu'il faut pour manger et pour boire. Celles qui la guettent s'en vont rapporter ça à la princesse, qui s'empresse de venir. "Veux-tu me vendre cette serviette?" demande-t-elle. "Non! elle n'est pas à vendre, mais à gagner." — "Que faut-il faire pour la gagner?" — "Il faut que je passe la nuit avec le prince. Autrement, je garde ma petite serviette." La princesse pense: "Dis-moi donc! moi qui voulais la faire périr dans les basses-fosses, il va falloir que je la laisse sortir." Mais elle tient tant à la serviette qu'elle accepte, et le marché passe.

Le valet vient trouver le prince et lui dit: "Tâchez donc, mon maître, de vous tenir réveillé, ce soir. Celle qui vous a parlé n'a plus que deux fois à revenir. Après ça, sa vie sera *au bout*." Le roi, qui commence à se souvenir du temps passé, mais sans en être sûr et certain, se promet bien de ne pas dormir. Mais quand sa princesse revient, le soir, lui donner de l'eau d'*endormitoir*, comme un fou il la prend et s'endort. Quand la servante arrive pour jaser avec

¹ Pelletier dit: "*saprer* sa... servante dans..."

² Soigner ses animaux.

³ I.e., la secoue.

lui, il est là qui dort et dort. Elle a beau vouloir le réveiller, il dort. Là, derrière la porte, la princesse écoute tout ce qu'elle dit, et se doute bien de sa trahison.¹ Voyant que rien ne peut réussir, la servante se dit: "Si nous ne pouvons pas nous parler demain soir, ici, je serai mise à mort. Je n'ai plus qu'un article qui m'aidera à te voir." Vers le matin, elle sort, emportant le jonc qu'elle a laissé, la veille.

La princesse la fait encore jeter dans les basses-fosses, pour qu'elle y périsse. A la servante il ne reste plus que le petit violon que lui a donné la vieille fée. En y pensant, le violon se met à jouer, rien de plus beau, à sept lieues à la ronde. La princesse commence à danser, danse, et rien ne peut l'arrêter. Tout le monde danse aussi, que la poussière en *revole*. "Bonne servante! arrêtez donc votre violon!" Mais la servante n'écoute point, et tout le monde continue à danser de plus belle. La princesse, en dansant, vient lui demander: "Arrêtez donc votre violon!" — "Je ne l'arrêterai rien que si vous me promettez de me laisser passer la nuit avec le prince." — "Ça n'a pas de bon sens, ma servante," répond la princesse. Mais on vient lui dire à l'oreille: "Acceptez donc! Si vous donnez au prince de l'eau d'*endormitoir*, ça sera comme les autres nuits." La princesse dit à la servante: "Arrête ton violon! J'accepte." Tout le monde est *trempe en navette*,² à force de danser.

Le soir arrivé, la princesse verse encore de l'eau d'*endormitoir*. Mais, se doutant du tour qu'elle veut lui jouer, le prince se met à jaser et, faisant semblant de rien, il renverse son verre, et s'en va se coucher. La princesse vient voir s'il dort bien; et comme il ronfle, elle décide d'envoyer la servante à sa chambre. En arrivant, la servante s'assied sans dire un mot et attend que tout le monde dorme, dans le château. Quand le temps est venu, elle parle: "*Cou'don*, mon mari! ne m'as-tu pas dit, une fois, que je te retrouverais après avoir usé une paire de sabots d'acier de six pouces d'épaisseur? Eh *ben!* mes sabots sont usés et je t'ai aujourd'hui retrouvé." Le voyant réveillé, elle continue: "Te souviens-tu de l'*habitant* qui a cassé un bouquet dans le jardin de ton château, quand tu étais *amorphosé* en bête féroce, le jour, et en beau prince, la nuit? C'est moi, ta femme, qui viens te reconnaître aujourd'hui, après avoir usé une paire de sabots en acier de six pouces d'épaisseur. Une vieille sorcière était venue au château et nous avait trahis, tous les deux. Mais je t'ai retrouvé. Reconnais-tu ton mouchoir brodé, que voici? Ton nom 'Prince *en nuit* et bête féroce *en jour*' y est écrit." Le prince répond: "Demain, il y aura une décision, vu que je suis marié en secondes noces."

Le prince, de bon matin, fait venir tous ses valets et ses servantes à table, pour déjeuner. Quand ils ont mangé, il dit: "Ecoutez! une

¹ Voici le texte de Pelletier: "Elle voit bien que c'est quelque *trahi* qu'elle veut lui faire."

² Mouillé comme une lavette.

fois, j'avais une valise et une clef qui l'ouvrait bien.¹ Ayant perdu cette clef, un jour, j'en ai racheté une autre. Mais, aujourd'hui, j'ai retrouvé la vieille clef qui fait mieux que la neuve. Laquelle des deux clefs dois-je garder?" Les servantes et les valets disent tous: "*Depuis que*² vous avez trouvé la vieille clef, la meilleure des deux, jetez de côté la neuve." — "Bien! j'ai été trahi, il y a [plus d']un an et un jour; mais je viens de retrouver ma femme, qui a usé une paire de sabots d'acier de six pouces d'épaisseur pour venir à moi. C'est elle, ma femme!" A la deuxième femme, l'on dit: "Puisque ce n'est pas vous, la princesse, venez à la cuisine, où vous resterez comme servante." Mais elle répond: "Jamais je ne m'engagerai ici comme servante. Avec les petits ciseaux, la serviette et le violon que j'ai eus, je devrais être capable de gagner ma vie. Bonsoir, la compagnie! Et toi, la princesse! bonne chance avec ton mari, que j'ai épousé comme toi!"

49. LA BELLE-JARRETIÈRE-VERTE.³

Une fois, *c'est* bon de vous dire, c'était un roi, qui avait trois garçons.

Il leur demande un jour quel métier ils veulent choisir. Il y en a un qui dit: "Papa, moi, j'apprends le 'métier' de franc voleur." L'autre dit: "Moi, j'apprends le 'métier' de cultiver la terre." Le troisième, dont le nom est Beau-prince, dit: "Je prends le 'métier' de jouer aux dés." Le roi répond: "Mon garçon, [c]e n'est pas un beau 'métier' [que celui de] jouer aux dés. Tu devrais faire un autre choix." — "Papa, moi, je fais à mon idée."

Beau-prince part donc et il s'en va se chercher des dés. Le long du chemin, *c'qu'*il rencontre? Monsieur Bon-évêque. "Bonjour, monsieur Bon-évêque!" — "Bonjour, monsieur Beau-prince! voulez-vous jouer une partie de dés?" — "C'est bon! *on* jouera *ben*." Les voilà qui se mettent à jouer aux dés. C'est Beau-prince qui gagne. Bon-évêque dit: "Que me demandez-vous, Beau-prince?" — "Je vous demande que le château de *poupa* soit tout en or et en argent et soit soulevé sur quatre chaînes d'or." Bon-évêque répond: "Allez-vous-en! tel que vous demandez ça sera fait." Beau-prince part, et tel qu'il l'a demandé, c'est fait. S'en allant trouver son père et sa mère, il dit: "Vous ne pensiez pas que jouer aux dés était un bon 'métier.' Eh *ben!* voilà votre château *viré*⁴ en or et en argent. Pas un roi n'en a de si beau."

¹ Pelletier dit: "qui faisait *ben dessus*."

² Puisque.

³ Récité par Achille Fournier, à Sainte-Anne, Kamouraska, en juillet, 1915. Fournier dit avoir appris ce conte d'un Canadien-français, dans les *chantiers* du New-Hampshire, il y a à peu près trente ans. "Quand j'étais jeune, dit Fournier, j'apprenais ces contes-là en les entendant une seule fois. Je pouvais les retenir mot à mot."

⁴ Changé.